

fois fusse, et la journée d'hier va rétablir ses affaires. La foule énorme qui assistait aux Courses s'est montrée tant soit peu déçue. Ma foi! je trouve que c'est folie que placer son patriotisme sur un pareil enjeu.

CH. CAHOT.

CHRONIQUE DU JOUR.

On a fait un peu de bruit, il y a quelques jours, à propos d'une parole du général de Failly, qui avait dit, que la guerre était possible. Voici la contrepartie de ce fait : Au Concours régional d'Arras, le général Ladmiraux, commandant en chef de l'armée du Nord a porté un toast dans un banquet et a parlé de la certitude de la paix. L'un corrige l'autre, vous voyez, mais comme il arrive toujours, on a reproduit partout ce qui pouvait être regardé comme un mauvais symptôme et l'on n'a tenu aucun compte d'une parole rassurante.

Un correspondant parisien du *Nouveliste* vaudois rend compte, dans ce journal, d'une conversation qu'il aurait eue avec M. le maréchal Niel, ministre de la guerre, et dans laquelle il aurait été question du système de défense que la France a dû adopter pour ses fortifications à la suite de l'invention des obus à longue portée. Voici en quels termes le maréchal se serait exprimé, suivant le journal, en ce qui concerne les fortifications de la ligne de l'est et du Nord :

« Je ne veux, continua le maréchal, voir l'extrême droite de notre ligne de défense. Strasbourg couvrirait autrefois toute cette partie, mais depuis le perfectionnement des armes de guerre, Strasbourg n'est plus rien. Nous avons songé à couvrir cette place d'ouvrages avancés. Or, si l'ennemi établit de l'autre côté du Rhin des obus à longue portée, la défense de Strasbourg est impossible. Il a donc fallu renoncer à se servir de cette place, nous ne pouvons plus mettre un corps d'armée à Strasbourg. Ce n'est plus ni une base d'opération ni un centre d'approvisionnement. »

« Nous avons donc dû nous tourner vers Metz. Là nous avons fait exécuter un vaste système d'ouvrages avancés. Mais cela ne suffit point pour nous couvrir; puisque la Prusse a trois têtes de colonnes toujours prêtes et qui peuvent entrer en France sans obstacle. »

« Je n'ai, par conséquent d'autre ressource que de songer à la défensive et de me mettre en mesure de pouvoir opposer à une invasion en arrière de la ligne de Metz une armée de 400 000 hommes. Tout mon système est là; il ne faut pas que l'on en retranche rien. »

Nous laissons bien entendu, au journal que nous citons la responsabilité de ses informations.

« A propos de la rectification du *Moniteur* dans le discours impérial, le *Monde* fait cette remarque, d'une justesse parfaite et d'un à-propos excellent :

« Le *Nouveliste* de Rouen a entendu l'expression : « l'amour de Dieu » : le *Moniteur* avait entendu : « l'amour du bien », ce qui prouve en passant que ce n'est pas seulement au cours de M. See que deux paires d'oreilles placées l'une à côté de l'autre peuvent entendre le même son d'une façon différente de la meilleure foi du monde, car le *Moniteur* se rectifie lui-même ce matin et revient à la version primitive. — *Ravel.* »

Après un mois de séjour à Fontainebleau, l'Empereur doit se rendre, dit-on, à Plombières. Les villes d'eaux, font remarquer plusieurs journaux de province, jouent un grand rôle dans la politique impériale. C'est à Plombières, en effet qu'eut lieu l'entrevue avec le comte de Cavour, entrevue qui produisit la guerre d'Italie et toutes ses merveilleuses conséquences. C'est à Vichy, après les entrevues,

avec le marquis Pepoli, le comte Menabrea et le chevalier Nigra, que fut préparée la célèbre convention de septembre, dans laquelle on traita de Rome à l'insu de Rome. C'est à Biarritz que M. de Bismarck fit, en 1865, ses confidences. Il est tout naturel qu'on se demande ce qui sortira du second séjour à Plombières, et qu'on soit soucieux de cette politique.

Les armements vont vite en Autriche ! Le 27 mai dernier, le gouvernement avait à sa disposition 323,000 fusils se chargeant par la culasse et 600,000 anciens fusils transformés. Total, près d'un million !

On écrit de Hanovre que, il y a peu de jours, à l'occasion des opérations de recrutement, un grand nombre de jeunes gens se sont présentés portant les couleurs tricolores françaises pour faire une manifestation anti-prussienne.

Le *Journal de Paris* nous apprend que le gouvernement prussien embauche en ce moment, à Lyon et à Saint-Etienne, des tisseurs, des brocheurs, en un mot des ouvriers aptes à travailler la soie de toutes les manières, dans l'intention de créer à Berlin une concurrence sérieuse à l'industrie de luxe dont les départements du Rhône et de la Loire ont eu, jusqu'ici, le monopole presque exclusif.

Nous lisons dans le même journal : Les familiers du Palais-Royal prétendent que le voyage du prince Napoléon aurait été décidé à la suite d'une conversation animée qu'il aurait eue, à un dîner chez l'Empereur, avec le maréchal Niel; le prince soutient que les populations allemandes se lèveraient en masse contre la France, si la guerre avait lieu; tandis que le maréchal soutient que nous trouverions de nombreux partisans de l'autre côté du Rhin. Le prince aurait répondu qu'il irait étudier par lui-même l'état des esprits en Allemagne et qu'il ferait son rapport à l'Empereur.

Un nouveau fusil vient de paraître à l'horizon : c'est le *ravageur*, qui laisse bien loin derrière lui le fusil à aiguille et le Chassepot, s'il est vrai, comme le prétend son inventeur, qu'il tire 30 et même 40 coups à la minute, soit 2,400 par heure!... L'inventeur de cette machine de destruction se nomme Rousseau, tout comme l'auteur du *Contrat social*.

On adresse de Jonzac à l'*Echo rochelais* quelques réflexions inspirées par les événements qui ont agité, dans ces derniers temps, cette partie de la Charente-Inférieure. Nous reproduisons avec empressement ces appréciations, qui nous paraissent donner à cette agitation son véritable caractère :

Pour amoindrir, dit le correspondant de l'*Echo*, on dissimule aux yeux de l'opinion publique la gravité des désordres qui sont venus troubler plusieurs communes de cet arrondissement, quelques amis du gouvernement ont cru devoir leur attribuer un caractère exclusivement anti-religieux, ou, pour parler comme eux, anti-clérical.

Cette appréciation erronée deviendrait féconde en périls, si le gouvernement se croyait désintéressé dans toutes ces agitations parce que les violences s'accompliraient au cri de : Vive l'Empereur ! ou que la sédition se couvrirait du drapeau impérial; il importe de ne pas laisser s'accréditer une semblable opinion, que l'ignorance des faits et l'éloignement des lieux peuvent seuls expliquer.

Si le mouvement n'avait d'autre mobile que la haine de la religion ou d'autre but que la guerre au parti clérical, les visites pastorales accomplies par Mgr l'évêque, au milieu de ces populations exaltées, fourniraient à ces sentiments d'hostilité une occasion propice pour se manifester.

Et, cependant, tout le monde sait dans notre pays de quelles ovations enthousiastes la présence de Sa Grandeur est saluée dans toutes les communes visitées : partout le prêtre recueille de la foule accourue sur son passage, les témoignages de la plus vive sympathie et l'hommage des démonstrations les plus respec-

teuses; les églises, trop étroites, ne suffisent pas à contenir toutes ces populations rurales, les causes de toutes les préoccupations et de ces inquiétudes semées à dessein dans l'esprit de nos campagnes par des gens malintentionnés.

En affirmant chaque jour leurs respectueuses sympathies pour la personne de leur évêque, nos campagnes se dégagent d'une manière touchante de cette fausse appréciation.

Pour tous ceux qui en ont suivi et observé les phases, cette agitation accuse hautement l'intervention d'un parti qui ne limite pas son hostilité à la religion, mais qui attaque toutes les institutions.

La pensée de se protéger contre le retour des dimes et des droits féodaux a été le prétexte à l'aidé duquel on a soulevé les inquiétudes de nos campagnes ignorantes. Le but évident était de provoquer des mécontents et d'exciter les passions au moment où l'esprit d'opposition a pu craindre que la période électorale allait sourdre.

Grâce à Dieu, tout s'est calmé; Mgr l'évêque de La Rochelle, et par l'ascendant de son caractère sacré et plus encore par ses qualités personnelles a dissipé tous les nuages; bien mieux que cela, il a ravi tous les cœurs, et sa tournée pastorale, qui n'a été pour lui qu'un perpétuel triomphe, a revêtu pour nos contrées un caractère particulièrement providentiel.

Toutefois, l'avertissement est donné et il serait téméraire, par ne pas dire plus, de s'en dormir dans une fusse et dangereuse sécurité.

Nous lisons dans l'*Echo rochelais* :

Nous avons emprunté à l'*Impartial* de Saintes la nouvelle qu'une émeute aurait éclaté dans la commune de Nuaillé, à la suite des troubles de l'arrondissement de Jonzac.

La bonne foi de ce journal a été surprise : la nouvelle était de pure invention.

Nous attendons toujours de qui de droit une rectification officielle que nous n'avons pas reçue. Ce qui nous détermine à constater spontanément qu'en fait la commune de Nuaillé n'a eu la moindre velléité d'agitation politique ou religieuse. — *Desplanches.*

Pour la chronique du jour : A. DORMEUIL.

CHRONIQUE LOCALE

Une circulaire de M. le général commandant la subdivision du Nord, invite les autorités militaires à rappeler aux anciens soldats ou aux familles d'anciens soldats qui se trouveraient dans une position malheureuse, qu'ils peuvent faire valoir leurs droits à des secours et transmettre leurs demandes à M. les maires qui sont priés de les leur faire parvenir à qui de droit.

Le déblaiement de la rue du Bois se poursuit et il ne restera bientôt plus de bout, du côté exproprié, que la maison entre l'école communale et le Trichon. Cette maison, condamnée depuis si longtemps, ne tardera pas sans doute à disparaître à son tour et le plus tôt sera le mieux, car elle présente au regard un aspect des plus disgracieux.

La démolition des maisons de la Place et de la rue du Château sera commencée très-prochainement.

On annonce que la convention pour la construction d'un chemin de fer, entre Tourcoing et Helluin, a été signée jeudi dernier et qu'elle ne tardera pas à être soumise au Corps Législatif, ainsi que celle concernant la ligne de Lille à Comines.

Nos lecteurs se souviennent sans doute qu'à plusieurs reprises nous avons signalé le danger que présente pour les enfants le jeu auquel ils se livrent et qui consiste à se laisser glisser le long du talus en pierres bleues qui borde le viaduc du chemin de fer rue de Nouveaux, à Roubaix.

Il y a pa de temps, une personne, qui

était témoin de cet exercice périlleux, fit l'observation que l'on devrait empêcher les gamins d'exposer leur vie en dégringolant ainsi d'une hauteur de 5 à 6 mètres, la moitié du corps au-dessus du vide. Il fut répondu à cette personne que le viaduc appartenait à la compagnie du chemin de fer, la police n'avait rien à y voir.

C'est un point que nous ne voulons pas discuter; mais on nous rapporte que, ces jours derniers, un jeune imprudent, voulant se donner le plaisir de cette descente rapide, est tombé sur le pavé et a été relevé dans un état déplorable, ayant plusieurs côtes brisées et de graves contusions à la tête.

Il y aurait cependant des moyens d'empêcher que de pareils malheurs se renouvelent. Nous engageons l'autorité à s'en occuper sérieusement.

(Indicateur de Tourcoing.)

On a retiré samedi, de la Marque, au Pont-Rouge, le cadavre du nommé J. B. Houzel, commissionnaire public à Tourcoing. On croit à un accident.

Avant-hier, le nommé Delannoy, journalier à Bousbecques, a été trouvé noyé dans un fossé de cette commune.

Les nommés J.-B. et Gustave Farvaque, Jacques Jolibert et Gustave Barin, ouvriers tisserands, demeurant à Roubaix, viennent d'être arrêtés pour fraude.

Dans ses dernières audiences, le tribunal correctionnel de Lille a jugé les affaires suivantes :

Eugène Flayelle a obtenu, à l'aide de manœuvres frauduleuses des sommes d'argent de différents industriels de Roubaix. Il a, de plus, fait dans un hôtel une dépense de 446 fr. qu'il n'a pu payer. Il est sous le coup de deux condamnations à deux ans de prison prononcées, par défaut, contre lui. — Trois ans de prison et cinq ans de surveillance.

Nathalie Demunck, ouvrière de fabrique à Roubaix, a commis un outrage public à la pudeur. Un mois de prison.

Une erreur d'impression nous a fait dire que Pierre Nolf, prévenu de tentative d'assassinat sur une jeune fille de Roubaix, avait été condamné à un mois de prison et 25 francs d'amende; c'est à un an de prison que Pierre Nolf a été condamné.

Nous lisons dans le *Journal de Lille* :

« On a commencé, à l'angle des rues Nicolas Lebanc et Joséphine, les travaux de fondations de la fontaine, qui doit être élevée à la mémoire de feu M. Vallon, préfet du Nord. »

Ce monument se composera d'une colonnade de 14 mètres de haut sur 8 de large, entourée d'un vaste bassin dans lequel l'eau (quand la distribution sera établie) sortant en gerbe du sommet de la colonnade, viendra retomber.

Le fronton principal du monument sera richement décoré. Cette œuvre doit être confiée à l'un de nos plus habiles sculpteurs.

M. Bateau est chargé de l'entreprise générale.

On sait que ce monument est élevé avec le produit d'une souscription départementale, dont le chiffre a atteint 32,000 fr. »

La Faculté des sciences ouvrira à Lille, le lundi 20 juillet 1868, à sept heures du matin, dans le lieu ordinaire de ses séances, rue des Fleurs, sa deuxième session d'examen de l'année scolaire 1867-1868.

Les épreuves auront lieu : 1° pour le baccalauréat complet, d'après les règlements des 23 novembre 1864 et 25 mars 1865; 2° pour les aspirants au diplôme restreint, selon les prescriptions de l'arrêté ministériel du 24 janvier 1859.

Les candidats devront adresser directe-

ment à M. le recteur, du 1er au 15 juillet, terme de rigueur, les pièces exigées par les règlements.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX

Bulletin de la séance du 7 juin 1868.
Sommes versées par 116 déposants, dont 17 nouveaux, 15,873
34 demandes en remboursement, 9,198 38
Les opérations du mois de juin sont suivies par MM. Réquillart-Desain, et Alfred Motte, directeurs.

AVIS. — Il n'y aura pas de séance le Dimanche 14 juin, à cause de la procession de la FÊTE-DIEU.

Pour toute la chronique locale : J. REBOUX

FAITS DIVERS

Un de nos concitoyens qui se trouvait dimanche à Anvers, a été témoin d'une scène saillante, qu'il raconte en ces termes, dans une lettre adressée à un de ses amis :

Anvers, dimanche 7 juin 1868.

« Mon cher ami, « Tout Anvers est en émoi ce matin; il vient de se passer à deux pas de chez nous, un drame terrible; à trois heures et demie, alors qu'il faisait déjà jour, un tigre royal s'est échappé du Jardin zoologique et a franchi la grille fermée; il est passé à côté de la garde-barrière du chemin de fer qui l'a pris d'abord pour un saut trop quoi, puis reconnaissant l'animal, il s'est enferrmé dans sa cage; le tigre est entré dans la station et s'est dirigé vers un tas de briques où il s'est couché un moment; les employés du Grand-Central, qui faisaient manoeuvrer des voitures, s'y sont réfugiés pendant que la garde-barrière allait donner l'alarme au Jardin zoologique. Tout à coup, le tigre quitte la station et s'élança par la nouvelle grande rue qui conduit à l'ancienne ville; là il se jeta sur la croupe d'un cheval monté par un paysan; l'homme, sans trop se rendre compte, se laisse tomber et le cheval continue sa route à moitié déchiré et suivi par le tigre. Il parvient cependant à lui échapper, au moment où arrivait un jardinier des environs apportant des fruits en ville; le tigre se précipite sur ce pauvre homme, le mûlle, le traîne de l'autre côté de la rue où il le laboura de ses griffes et de ses dents et le laisse mourant. »

« Il continue sa course, entre en ville, et, après avoir gratté à la porte encore fermée d'un boucher, va se blottir sur un petit bâtiment servant d'écurie dans la première rue à main droite. Pendant ce temps-là, le directeur du Jardin zoologique et ses hommes arrivent avec une longue cage et des armes; le directeur essaie de l'attirer pour le faire entrer dans la cage; mais, voyant ses efforts inutiles, il lui tire deux coups de carabine; blessé, le tigre se relève et s'élança vers le directeur qui lui envoie une troisième balle; en même temps, des voisins accourus lui tirent trois coups, et, cette fois, il tombe; il a été mis en cage et reconduit au Jardin, où je viens de l'aller voir; il est énorme; c'est un de ces beaux tigres qui se trouvaient dans le grand bâtiment Il était vendu pour 5,000 fr. et devait partir ce matin; on l'avait mis hier dans une cage en bois dont les barreaux étaient tournés du côté d'une fenêtre (la cage était à l'extérieur); il a écarté deux barreaux qui sont tordus comme s'ils avaient été à la forge, a brisé la fenêtre en s'échappant et laissé des traces de sang sur le mur. Si les barreaux verticaux avaient été maintenus à mi-hauteur par une barre transversale, ce terrible malheur ne serait pas arrivé. L'homme est mort dans une maison où on l'a transporté; le cheval a dû être abattu. »

« Toute la ville est sur pied; le Jardin ne désemplit pas, et ceux qui ne peuvent y entrer stationnent à la porte et dans la rue, à l'endroit où la pauvre victime a été si cruellement tuée et où on voit le sang répandu. »

(*Progrès du Nord.*)

la cause de cette émotion extraordinaire. Il crut remarquer sur son visage les traces de larmes récemment versées et reprit d'un ton de reproche :

— Adeline, pourquoi ajoutez-vous le spectacle de votre douleur aux mille raisons que j'ai de me croire malheureux ? Enfant, vous avez encore pleuré !

La jeune fille rougit; mais elle maîtrisa son émotion et balbutia :

— Ah ! mon père, votre chagrin m'arrache les larmes des yeux !

— Ce n'est pas cela, vous avez pleuré pendant mon absence.

— La chaleur de ce feu peut-être.

— Non, non, vous pensez encore aux gens d'en face.

— Je le reconnais, mon père, répondit-elle avec abattement. L'homme n'est pas maître de ses pensées.

Emu par l'accent plaintif de sa fille, le docteur lui prit la main et répondit :

— C'est l'isolement continué qui vous fait souffrir, mon enfant; ay-z patience encore une couple de mois. Votre cousine Philomène sort du pensionnat dans la semaine suivante; elle viendra demeurer ici, avec nous, et sera une bonne compagne pour vous.

La jeune fille passa les bras autour du cou de son père et murmura en l'embrassant tendrement :

— S'il y a, mon père, pour la douce affection que vous me portez ! Que Dieu me donne les forces nécessaires pour la reconnaître toujours; mais quoi qu'il arrive jamais, croyz que je vous suis reconnaissante, et que je vous aime de toutes les forces de mon cœur !

— Je le sais, ma chère Adeline, répondit le père. Je comprends que vous pen-

siez encore assez souvent à Française. Il est difficile, n'est-ce pas, d'oublier une amie avec laquelle on a pour ainsi dire grandi ?

— Difficile, impossible peut-être, mon père; mais qu'importe ce souvenir, si l'on ne desire pas revoir les amis qu'on a perdus ?

— En effet, vous avez raison, Adeline, mon enfant. D'abord, je m'offensais à l'idée que votre affection pour les Valkiers survivrait à leur inimitié contre moi; mais, maintenant, je plains votre tristesse; cependant je suis content de vous, parce que je sais que, tout en pleurant les amis de votre enfance, vous ne conservez plus d'amitié pour des gens dont l'injustice accable votre père de chagrin.

La jeune fille regardait le feu et tenait la tête baissée; aux derniers mots de son père, un tremblement soudain parut agiter tous ses membres.

— Vous tremblez ! Avez-vous froid, Adeline ? demanda le docteur en se retournant. Imprudent que je suis, j'ai laissé la porte entrouverte ! C'est un courant d'air qui vous frappe dans le dos.

Il allait se lever quand Adeline, saisissant cette occasion de cacher son émotion, courut à la porte et la ferma; puis elle revint s'asseoir silencieusement à côté de son père.

— Une chose à laquelle nous ne pensons pas, reprit celui-ci, c'est que votre cousine Philomène joue très-bien du piano. Depuis quelques mois déjà, Adeline, vous n'ouvrez plus le livre que lorsque je vous en prie. Et l'on a besoin de quelqu'un pour partager le plaisir de la musique; mais bientôt vous serez deux pour chanter et faire de la musique...

Il fut interrompu tout à coup dans son discours par les éclats d'une voix qui retentissaient dans le corridor. Se levant avec surprise, il voulait aller pour savoir ce que signifiait ce bruit; mais à peine avait-il fait quelques pas, suivi d'Adeline, que la porte s'ouvrit et que la vieille servante s'élança dans la chambre, les mains levées au ciel :

— Dieu ! s'écria-t-elle, qui se serait jamais attendu à une pareille nouvelle ! un tel mariage ! une dot de trente mille francs ! C'est maintenant que les Valkiers vont se griffer et être insupportables d'ambition et d'orgueil ! Dieu du ciel ! pourrait-on le croire ?

Adeline écoutait, les yeux grands ouverts et le cou tendu. On eût cru voir la statue de l'Attention inquiète, si un frisson violent n'avait fait trembler ses membres.

— Barbe, que signifient toutes ces lamentations ? s'écria le docteur avec impatience. Parlez; quelle nouvelle surprenante savez-vous ?

— C'est vrai, vous ne savez pas la chose, répliqua la servante en se reprenant. C'est incroyable : Adolphe Valkiers va se marier avec la Constance du notaire !

En ce moment, un cri désespéré retentit dans le salon, un cri perçant, comme si la poitrine dont il s'échappait était frappée d'une balle mortelle.

Le docteur se retourna, vit sa fille tremblante faire quelques pas en arrière en chancelant, blanche comme une morte, et l'expression du plus profond désespoir peints sur son visage.

Les regards perçants de M. Heuvels et le feu de la colère qui brillait dans ses yeux arrachèrent un nouveau cri à Ade-

line, qui se laissa tomber sur une chaise, anéantie.

La craintive jeune fille courba profondément la tête sur sa poitrine et cacha son visage dans ses mains, comme pour dérober ainsi sa confusion à l'indignation légitime de son père.

M. Heuvels ordonna à la servante de sortir, par un geste qui n'admettait ni résistance ni hésitation. Alors, il revint à pas lents se placer devant sa fille, et la contempla pendant quelque temps dans un pénible silence. Il tremblait comme elle et ses joues étaient pâles. Ses yeux lançaient des éclairs de colère, et il serrait les poings avec menace; mais l'amer-tume de sa désillusion et la profondeur de son désespoir calmèrent son courroux, et deux larmes brûlantes jaillirent enfin de ses yeux. Alors, il dit d'une voix étouffée :

— Malheureuse ! c'était donc là le secret que vous me cachiez avec tant de soin ? Pendant que votre bouche me consolait par des paroles hypocrites, votre cœur brûlait d'amour pour mon ennemi ! vous aimiez celui qui abrège et empêche ma vie ! Ah ! que Dieu me laisse mourir maintenant ! Que me reste-t-il sur cette terre ?

La jeune fille avait écouté jusqu'à ce moment tous les reproches dans une immobilité complète; mais le dernier l'atteignit si profondément, qu'elle se leva d'un bond, comme si elle avait tendu; dans cet effort suprême, tous les muscles de son corps. La vue des larmes qui mouillaient les joues de son père arracha de sa poitrine un cri de désespoir; elle tomba à genoux devant lui, et, lui tendant ses mains tremblantes :

— Oh ! pardonnez-moi, mon père ! dit-elle. Ne me condamnez pas ! Ayez pitié de votre pauvre Adeline ! Hypocrite ! moi hypocrite ? Que ma mère m'entende au ciel et soit témoin de la vérité de mes paroles ! Après Dieu, je n'aime personne plus ardemment que vous; mon amour pour mon père est sincère et sans bornes ! Ah ! ne me repoussez pas, ou je succombe à vos pieds !

M. Heuvels, encore profondément irrité, se recula et s'éloigna de sa fille. Elle se trefna après lui sur ses genoux; tout en pleurs; mais, lorsqu'elle vit qu'il se dirigeait du côté de la porte, elle rassembla toutes ses forces, s'élança vers lui en gémissant, le retint dans ses bras, l'embrassa malgré lui, et s'écria avec égarement :

— Non, mon père, vous ne sortirez point; vous m'écouteriez je le veux ! c'est votre devoir ! Condamnez-moi ensuite, écrasez moi sous le poids de votre indignation, de votre haine... mais je ne souffrirai pas que Dieu ait à vous demander compte d'une si cruelle injustice ! Non, non, n'essayez point de m'échapper; pour votre bonheur, pour la conservation de mes jours, je vous en conjure, écoutez-moi.

Le docteur savait bien que, lorsqu'Adeline avait exprimé une aussi ferme résolution, il était difficile de résister à sa volonté. S'il parvenait à se dégager de ses bras, elle le suivrait partout et remplirait peut-être toute la maison de ses lamentations. Mieux valait donc l'écouter. Il y avait d'ailleurs, dans la voix d'Adeline et dans ses yeux étincelants une puissance qu'il maîtrisait le docteur à son insu.

HENRI CONSCIENCE.

La suite au prochain numéro.